

AIMER DES CONNARDS PENDANT SIX HEURES

Dr. Sarcasme



BIERT
RAMT !

AUN GUST &
OF LOVE SUDURT
SECIRE !

ls sti
aio :

Aimer des connards pendant six heures

Par Dr. Sarcasme

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](http://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Empathie Chimique ou l'Art d'Adorer son Père Ennemi	4
Chapitre 2 : La Mâchoire en Grève de la Faim	9
Chapitre 3 : Philosophie de Comptoir sous Haute Tension	13
Chapitre 4 : Le Syndrome du Manga Japonais	18
Chapitre 5 : La Quête Mystique du Verre d'Eau à 8 Euros	23
Chapitre 6 : Érotisme de Surface : Caresser du Crépi	27
Chapitre 7 : La Musique de Chantier devenue Symphonie	32
Chapitre 8 : Le Parachutage ou la Gastronomie du Papier Toilette	36
Chapitre 9 : L'Attente du Messie (alias le Dealer)	40
Chapitre 10 : Le 'Je t'aime' de trop	44
Chapitre 11 : La Redescence : Bienvenue en Enfer	49
Chapitre 12 : Le Suicide Tuesday ou la Faillite de la Sérotonine	54

Chapitre 1

L'Empathie Chimique ou l'Art d'Adorer son Pire Ennemi

Regardez bien la personne que vous détestez le plus dans cette pièce. Allez-y, ne soyez pas timides. C'est probablement ce type, là-bas, qui porte une chemise à motifs « palmiers » en plein mois de novembre et qui explique à une stagiaire terrifiée pourquoi le NFT est l'avenir de l'art contemporain. Appelons-le Kevin. Kevin est une erreur de la nature, un accident industriel de l'évolution humaine, le genre de type qui, s'il se noyait, vous ferait hésiter entre appeler les secours ou commander une pizza pour fêter ça.

D'ordinaire, Kevin vous donne de l'urticaire. Son rire ressemble au bruit d'une mouette qu'on étranglerait avec un sac poubelle. Mais voilà, il est deux heures du matin. La « petite poudre magique » — celle que vos amis appellent pudiquement « un coup de boost » et que votre foie appelle « l'Apocalypse selon Saint-Jean » — vient de finir son premier tour de piste dans votre système nerveux.

Et soudain, le miracle se produit.

L'empathie chimique, c'est cette trahison biologique où votre cerveau décide unilatéralement de signer un traité de paix avec l'ennemi sans vous consulter. C'est le syndrome de Stockholm sous stéroïdes, conditionné dans un sachet plastique de trois centimètres sur deux. En l'espace de quarante-cinq minutes, Kevin n'est plus un parasite social. Kevin est une pépite. Kevin est un incompris. Kevin est, en fait, la seule personne au monde qui vous comprenne vraiment.

Vous sentez cette chaleur qui monte ? Ce n'est pas de la bienveillance, c'est votre sérotonine qui braque une banque et qui distribue les billets dans la rue en criant «

C'est gratuit ! ». Votre cerveau vient de décréter que le monde est un immense câlin en cachemire. Vous regardez Kevin. Kevin vous regarde. Ses pupilles sont dilatées au point qu'on pourrait y garer un SUV. À cet instant précis, vous n'avez qu'une envie : lui dire à quel point il est « authentique ».

« Tu sais Kevin... » commencez-vous, la mâchoire légèrement serrée, comme si vous essayiez de broyer des diamants avec vos molaires. « Au début, je pensais que t'étais un gros naze. Mais en fait... putain... t'es tellement *vrai*, mec. »

Kevin, dont le QI habituel flirte avec celui d'un bigorneau anémié, vous regarde avec une intensité mystique. Il pose sa main moite sur votre épaule. Pour n'importe quel observateur sobre, c'est une scène de crime hygiénique. Pour vous, c'est la Création d'Adam par Michel-Ange.

— « C'est dingue que tu dises ça, répond Kevin en mâchant de l'air. Parce que moi aussi, je sentais une connexion. On a la même énergie, tu vois ? »

Non, Kevin, vous n'avez pas la même énergie. Vous avez juste acheté le même produit à un type qui s'appelle « Snake » derrière les toilettes du club. Mais l'empathie chimique s'en fout de la vérité. Elle préfère la fiction. Elle transforme le plomb en or et le pervers narcissique en âme sœur platonique.

C'est là que le « massacre » commence vraiment. Pas un massacre sanglant, non. Un massacre de la dignité. Pendant les trois prochaines heures, vous allez explorer les profondeurs abyssales de la vacuité humaine en étant persuadés de découvrir le sens de la vie. Vous allez parler de vos traumatismes d'enfance (« Mon père ne m'a jamais regardé jouer au foot »), de vos espoirs déçus (« En vrai, je voulais être éleveur de lamas ») et de théories cosmologiques foireuses (« Et si, en fait, on était tous des neurones dans le cerveau d'un géant ? »).

Chaque phrase de Kevin vous paraît être une épiphanie. Il vous explique pourquoi il a

trompé son ex avec sa cousine ? « Quel courage d’assumer tes failles, Kevin. C’est tellement courageux d’être vulnérable. » Il vous avoue qu’il fraude le fisc et qu’il ne trie pas ses déchets ? « C’est ton côté punk, j’adore. Faut pas se laisser dicter sa conduite par le système, gros. »

L'empathie chimique est le seul lubrifiant social capable de faire passer une poutre de mépris pour un cure-dent d'affection. Elle abolit les frontières du goût, de la morale et du bon sens. Vous pourriez vous retrouver à consoler un mec qui vient de vous voler votre téléphone, simplement parce qu'il a l'air « un peu triste dans le regard, tu comprends ? ».

C'est une fraude neurologique. Votre cerveau est devenu une zone de non-droit où le discernement a été fusillé à l'aube. En temps normal, vous savez que Kevin est un connard parce que votre instinct de survie vous envoie des signaux d'alerte. Mais là, vos récepteurs synaptiques sont en train de faire une partouze géante. Ils ont viré les videurs (la logique) et ont invité tout le quartier (les émotions bas de gamme).

Et le pire, c'est l'aspect tactile. L'empathie chimique vous transforme en Golden Retriever sous ecstasy. Vous touchez les tissus, vous caressez le bras de Kevin en disant « C’est doux, ta chemise... c’est quoi ? Du polyester ? Le polyester est tellement sous-coté, c’est une matière qui accepte la souffrance. » Vous partagez une cigarette — que vous ne fumez même pas d'habitude — et chaque bouffée ressemble à une communion sacrée. Vous échangez vos numéros de téléphone. Vous créez un groupe WhatsApp intitulé « LES VRAIS » ou « DESTINÉE ». Vous prévoyez de monter une start-up ensemble, ou d’aller élever des chèvres dans le Larzac.

Puis, vient l'heure fatidique. Le lever du soleil.

C’est le moment où la drogue, telle un amant lâche, s’en va sans laisser de mot sur l’oreiller. La sérotonine a quitté l'immeuble. Elle n'a pas seulement vidé les stocks, elle a aussi brûlé les meubles pour se chauffer avant de partir. Vous vous retrouvez

dans une cuisine carrelée, sous une lumière néon qui ne pardonne rien, face à Kevin.

L'empathie s'évapore plus vite qu'un salaire de stagiaire un soir de solde. Soudain, le miracle prend fin. Vous regardez la main de Kevin, toujours posée sur votre épaule. Vous voyez les taches de sueur sous ses bras. Vous entendez sa voix — cette fameuse voix de mouette étranglée — qui finit de vous expliquer pourquoi il pense que la Terre est creuse.

Et là, c'est le crash. Le "Down". La chute libre sans parachute dans un champ de cactus.

La réalisation vous frappe avec la subtilité d'un parpaing : vous avez passé six heures à confier vos secrets les plus intimes à un type qui possède une collection de figurines Funko Pop et qui ne croit pas au réchauffement climatique. Vous avez promis d'être le parrain de son futur enfant. Vous lui avez fait un virement PayPal pour « l'aider à lancer son podcast sur le développement personnel ».

Kevin vous regarde avec un sourire niais.
— « On est frères maintenant, hein ? »

Vous avez envie de vomir, mais vos organes sont trop déshydratés pour ça. Tout ce qu'il vous reste, c'est une haine de vous-même tellement vaste qu'elle pourrait avoir son propre code postal. L'empathie chimique vous a menti. Elle vous a fait croire que le monde était peuplé d'âmes radieuses, alors qu'il n'est rempli que de connards qui attendent juste d'avoir assez de dopamine dans le sang pour devenir supportables.

Vous rentrez chez vous, seul, avec le goût du métal dans la bouche et une certitude : l'amour universel est une invention de dealers pour écouler leurs stocks de merde synthétique. Vous bloquez Kevin sur WhatsApp. Vous supprimez le groupe « LES VRAIS ».

Mais au fond, vous savez que dans deux semaines, à une autre fête, quand quelqu'un sortira un petit sachet de poudre, vous regarderez à nouveau le pire connard de la pièce avec un petit sourire complice. Parce que détester les gens, c'est fatigant. Et que parfois, on a juste besoin de six heures de mensonge chimique pour oublier que l'enfer, c'est vraiment les autres — surtout quand ils ne sont pas défoncés.

Chapitre 2

La Mâchoire en Grève de la Faim

Félicitations. Vous avez officiellement passé les six dernières heures à essayer de transformer vos molaires en poussière de diamant. Si la sélection naturelle avait un tant soit peu de jugeote, elle aurait déjà doté votre espèce d'un bec en titane ou d'une mâchoire inférieure amovible qu'on pourrait ranger dans un étui à lunettes entre 4h et 10h du matin. Mais non. La nature est une sadique, et vous voilà, assis sur le bord de votre canapé, le regard vitreux, en train de mener une guerre de tranchées contre votre propre visage.

Le bruxisme post-extasie n'est pas qu'un simple effet secondaire ; c'est une performance artistique involontaire, une sorte de breakdance buccal où votre mandibule a décidé de prendre son autonomie politique. À ce stade, votre mâchoire inférieure a déclaré l'indépendance, a rédigé sa propre constitution et a lancé une grève de la faim préventive, tout en essayant de broyer vos propres os pour passer le temps.

Regardez-vous dans le miroir — si vous en avez encore le courage. Ce que vous voyez n'est plus un être humain doué de raison. C'est un casse-noisette démoniaque dont le moteur interne est resté bloqué sur la position « broyage industriel ». Vous avez les masséters tellement saillants qu'on dirait que vous avez avalé deux Lego de format familial qui tentent de s'échapper par vos joues. Votre visage a la structure osseuse d'un Pitbull sous amphétamines qui essaierait de résoudre une équation du second degré. C'est le « look Terminator », mais sans le budget effets spéciaux et avec beaucoup plus de bave séchée au coin des lèvres.

La « Mâchoire en Grève de la Faim » porte bien son nom. Ce n'est pas que vous

n'avez pas faim — votre corps réclame désespérément des nutriments pour compenser le fait que vous avez brûlé trois mille calories en serrant les dents comme un forcené — c'est que l'acte même de mastiquer est devenu une impossibilité technique. Pour vous, manger une banane en ce moment équivaut à essayer de mâcher un pneu de tracteur avec des gencives en papier de verre. Le simple concept d'un aliment solide vous agresse. Vous regardez une biscotte et vous avez l'impression qu'on vous propose de l'amiante croustillant. Même un yaourt semble demander un effort diplomatique que votre visage n'est pas prêt à fournir.

Et parlons de l'intérieur de votre bouche. C'est Beyrouth en 1982 là-dedans. À force de chercher un « point d'appui » pour votre frénésie de mastication à vide, vous avez transformé l'intérieur de vos joues en steak tartare. Vous avez passé la nuit à mâchonner votre muqueuse buccale avec l'application d'un sommelier dégustant un grand cru, sauf que le grand cru, c'est votre propre sang et une quantité inquiétante de lambeaux de peau. Votre langue ressemble à un vieux tapis de bain qui aurait été passé à la déchiqueteuse.

C'est ici que le génie humain entre en scène avec sa solution universelle : le chewing-gum.

Erreur fatale. Le chewing-gum en descente est le plus grand mensonge de l'industrie chimique après le « sans sucre ajouté ». Au début, c'est une bénédiction. Vous avez enfin quelque chose à broyer. Vous vous transformez en moteur de moissonneuse-batteuse. Vous mâchez avec une telle violence que vous pourriez alimenter une petite ville de province en électricité grâce à l'énergie cinétique de vos tempes. Mais trois heures plus tard, le chewing-gum a perdu toute sa substance. Il est devenu une sorte de galet grisâtre et durci, et votre mâchoire, lancée sur son élan, refuse de s'arrêter. Vous ne mâchez plus pour le plaisir, vous mâchez par inertie. Si on vous retirait le chewing-gum maintenant, vos dents du haut et du bas s'entrechoqueraient avec une telle force que vous produiriez probablement une fusion nucléaire ou, au minimum, une étincelle capable d'enflammer vos rideaux.

Il y a une dimension métaphysique dans ce bruxisme. C'est le corps qui essaie d'exprimer ce que l'esprit refuse d'admettre : le vide. Votre mâchoire cherche désespérément à attraper quelque chose qui n'existe pas. Elle broie du vent, elle concasse de la vacuité, elle mouline le néant que vous avez acheté 50 euros le gramme à un type nommé "Sébastien" qui conduit une Twingo tunée. C'est la métaphore parfaite de votre vie sociale de ces six dernières heures : beaucoup de mouvement, énormément de bruit, une usure prématurée, mais absolument aucune substance avalée.

Le lendemain, c'est là que le vrai plaisir commence. Le réveil des masséters. Vous vous réveillez avec une barre de fer qui part de vos oreilles et qui descend jusqu'à votre menton. Vos muscles faciaux sont tellement contractés qu'on pourrait s'en servir pour tendre les câbles du pont de San Francisco. Essayer d'ouvrir la bouche pour boire un verre d'eau devient une épreuve digne de **Saw**. Vous entendez des bruits de craquements sinistres, comme une vieille armoire normande qu'on force au pied-de-biche. Chaque millimètre d'ouverture est une insulte à la biologie. Vous avez l'impression que si vous bâillez trop fort, votre crâne va simplement se déboîter et tomber sur vos genoux comme un couvercle de poubelle mal fixé.

Et puis, il y a le regard des autres. Le « civil », celui qui n'a pas passé sa nuit à mimer un concasseur de gravier, vous repère à dix kilomètres. Parce que même quand vous essayez d'avoir l'air normal, votre visage est pris de spasmes résiduels. Vous avez ce qu'on appelle la « mâchoire latérale », ce mouvement de balancier droite-gauche qui donne l'impression que vous êtes en train d'ajuster une prothèse invisible ou que vous essayez de communiquer en morse avec vos molaires. Vous ressemblez à un automate défectueux dans un parc d'attractions miteux.

Vous essayez de parler ? Mauvaise idée. Votre articulation est celle d'un ventriloque débutant qui aurait reçu une injection de Botox dans les gencives. Vous parlez entre vos dents, le visage figé, comme si vous étiez un témoin protégé dans un reportage

d'investigation sur la mafia albanaise. Chaque syllabe est un défi. "Ça va ?" devient "Sss'v'aaa", prononcé avec le dynamisme d'un paresseux sous Valium.

Le pire, c'est que vous savez très bien comment tout cela va se terminer. Vous allez passer les prochaines 48 heures à ingérer exclusivement de la nourriture tiède et molle — de la purée, des compotes, de l'humilité. Vous allez vous masser les tempes en jurant que plus jamais, au grand jamais, vous ne laisserez votre visage se transformer en chantier de démolition. Vous allez prendre du magnésium comme si c'était le remède contre la peste, en espérant que vos muscles se détendent avant que vos dents ne finissent par se souder entre elles pour l'éternité.

Mais la vérité, c'est que cette douleur est la seule chose réelle qui vous reste de votre nuit de "connexion universelle". L'amour chimique a disparu, les amis merveilleux sont redevenus des inconnus mal sapés, et la musique géniale n'était qu'un bruit de perceuse rythmé. Il ne vous reste que cette mâchoire en béton armé, ce monument à la gloire de votre propre bêtise.

Et dans deux semaines, quand le souvenir de la douleur se sera estompé, quand vos joues auront cicatrisé et que vos masséters ne seront plus que de simples muscles et non des blocs de granit, vous repartirez en quête de ce petit sachet. Vous accepterez de nouveau le pacte : six heures d'illusion de bonheur contre trois jours de transformation en casse-noisette humain. Après tout, qu'est-ce que l'émail dentaire face à la promesse, même mensongère, de ne plus être soi-même pendant un petit moment ?

Vous êtes prêt à tout détruire, même votre propre squelette, juste pour oublier que le silence est parfois plus assourdissant que le grincement de vos propres dents. En attendant, profitez bien de votre soupe à la paille. C'est le seul dialogue que votre mâchoire accepte encore de tenir avec le reste du monde.

Chapitre 3

Philosophie de Comptoir sous Haute Tension

C'est un phénomène biologique fascinant, une sorte de court-circuit synaptique que la science n'a pas encore eu le courage d'autopsier : à partir de trois heures du matin, sous l'influence de molécules dont le nom ressemble à des modèles de lave-vaisselle suédois, votre cerveau décide unilatéralement qu'il est la réincarnation d'Aristote, mais avec un meilleur jeu de jambes.

Soudain, vous n'êtes plus ce comptable médiocre qui ne sait pas remplir sa déclaration d'impôts sans faire une crise de panique. Non. Vous êtes le détenteur des Clés de l'Univers. Vous avez compris le Code. La vérité vous a traversé comme un éclair de friture, et vous ressentez le besoin viscéral, presque prophétique, de la partager. Le problème, c'est que votre auditoire se résume à un type nommé Jean-Michel (ou peut-être Kevin, il n'a pas eu le temps de se présenter) qui essaie désespérément d'atteindre la porte des toilettes avant que sa vessie ne déclare l'indépendance.

Vous le bloquez dans le couloir, juste entre l'odeur de désinfectant bon marché et les vibrations de la basse qui font trembler vos gencives en plastique. Vous posez une main moite sur son épaule — une poigne de fer, le genre de contact physique qui, dans n'importe quel autre contexte, justifierait une injonction d'éloignement — et vous plongez vos pupilles, larges comme des soucoupes volantes, dans les siennes.

« Écoute-moi bien, parce que ce que je vais te dire va changer ta vie. »

C'est le début de la fin. Pour lui, c'est une prise d'otages. Pour vous, c'est le Sommet de Davos de la Défonce.

Votre débit de parole ressemble à une mitrailleuse enrayée. Les mots s'entrechoquent, se bousculent, se piétinent dans une foire d'empoigne sémantique. Vous expliquez que l'amour, en fait, c'est comme une connexion Wi-Fi : on cherche tous le mot de passe alors que le routeur est dans notre cœur. Vous trouvez ça brillant. Vous vous auto-éblouissez. Dans votre tête, il y a des violons, des feux d'artifice et une standing ovation de la part de l'humanité tout entière. Dans la réalité, vous postillonnez légèrement sur le nez d'un inconnu qui regarde fixement la poignée de la porte derrière vous avec l'intensité d'un naufragé fixant un canot de sauvetage.

Le génie sous substance a cette particularité d'éliminer tout filtre de pertinence. Vous passez sans transition de la géopolitique du Moyen-Orient (« C'est juste un problème d'ego, mec, s'ils prenaient tous un demi-gramme de MDMA, on finirait tous en train de faire des câlins sur des tapis de prière ») à la structure moléculaire de l'eau, pour finir par une analyse sociologique de pourquoi les Power Rangers étaient en fait une allégorie de la lutte des classes.

Chaque phrase commence par « Non mais tu comprends pas » ou « Le truc, c'est que... ». Ce sont les balises de votre naufrage intellectuel. Vous ne laissez aucun espace pour la réponse. De toute façon, Jean-Michel ne veut pas répondre. Jean-Michel veut pisser. Sa jambe gauche tremble d'un tic nerveux que vous interprétez comme une excitation intellectuelle, alors que c'est juste son urètre qui hurle à l'agonie.

« Tu vois, le système, il veut qu'on soit des fourmis. Mais nous, on est des cigales avec des fusils laser, tu saisis ? »

Vous attendez une validation. Vous l'exigez. Vos yeux sont si écarquillés qu'on pourrait y projeter un documentaire de National Geographic. Vous avez l'air d'un lémurien sous amphétamines qui vient de découvrir le concept de la propriété privée. Jean-Michel lâche un « Ouais, c'est clair, carrément, je vais juste... » en pointant le

verrou, mais vous resserrez votre étreinte. On ne quitte pas une conférence de cette envergure pour une simple question de fluides corporels. Socrate n'est pas mort pour que vous alliez soulager votre vessie pendant qu'on redéfinit les bases de l'ontologie moderne.

Ce qui est tragique, c'est cette certitude absolue d'être d'une clarté cristalline. Dans votre esprit, vos phrases sont des perles de rosée sur une toile d'araignée métaphysique. Dans la zone de réception de Jean-Michel, c'est un bruit de mixeur rempli de graviers. Vous n'articulez plus. Votre mâchoire, toujours ce bloc de granit hérité du chapitre précédent, refuse de collaborer. Les consonnes sont en option, les voyelles sont étirées comme du fromage fondu.

« La viiiiie, c'est comme une... une sort' de... de grand buffet, mais y'a personne pour faire la vaisselle, t'as vu ? »

C'est à ce moment-là que vous atteignez le paroxysme de l'illusion : le moment où vous commencez à pleurer. Pas parce que vous êtes triste, non. Parce que vous êtes trop intelligent pour ce monde. Votre propre éloquence vous émeut. Vous vous sentez comme un prophète incompris dans un désert de carrelage froid. Vous avez l'impression d'avoir résolu le conflit israélo-palestinien, la faim dans le monde et le mystère des chaussettes qui disparaissent dans la machine à laver, le tout en moins de huit minutes.

Et puis, le drame survient. Un videur, une force de la nature au cou plus large que votre futur, passe par là et demande si tout va bien. Jean-Michel, voyant là une intervention divine, s'engouffre dans les toilettes avec la vitesse d'un lévrier de course.

Vous restez seul. Le silence revient, ou plutôt le bruit de perceuse de la techno qui reprend ses droits. Vous vous retrouvez face à votre propre reflet dans le miroir dégueulasse au-dessus des lavabos. Et là, c'est le choc.

Le génie universel que vous pensiez être ressemble en fait à un rescapé d'un crash d'avion qui aurait passé les trois derniers jours à manger des racines. Vous avez une trace de sueur en forme de carte de l'Australie sur votre t-shirt, vos cheveux pointent vers des directions opposées comme s'ils essayaient de s'enfuir de votre crâne, et vous avez un reste de chewing-gum collé sur le menton.

Mais le pire, ce n'est pas l'apparence. C'est le souvenir. Le souvenir fugace de ce que vous venez de dire.

Dans dix minutes, la drogue va redescendre d'un cran, juste assez pour que la honte commence à infuser. Vous allez vous rappeler avoir expliqué à un inconnu que « les arbres sont les poumons de la terre, mais les racines sont ses pieds, et c'est pour ça qu'ils ne courent pas ». Vous allez réaliser que vous avez tenu la main de ce pauvre type pendant quatre minutes entières en lui demandant s'il « sentait l'énergie des atomes ».

C'est ça, la philosophie de comptoir sous haute tension : c'est l'art de transformer un monologue de patient psychiatrique en une thèse de doctorat imaginaire. C'est cette arrogance chimique qui vous persuade que le monde attendait votre analyse sur la pertinence du port du sarouel en milieu urbain pour enfin trouver la paix.

Demain, vous croiserez peut-être Jean-Michel à la lumière du jour. Il aura l'air normal. Vous aurez l'air d'un cadavre qu'on a essayé de réanimer avec des câbles de batterie. Il ne vous regardera pas. Il ne vous dira pas merci pour les révélations mystiques. Il se rappellera juste du « mec bizarre avec les dents qui grincent qui m'empêchait de pisser ».

Mais sur le moment ? Sur le moment, vous étiez Dieu. Un Dieu un peu baveux, certes, un Dieu qui a besoin d'une paille pour boire sa soupe et qui ne sait plus où il a mis sa veste, mais un Dieu quand même. Et c'est bien là toute la perfidie de la chose :

on est prêt à payer le prix d'une dignité totalement désintégrée juste pour avoir eu, pendant six heures, l'impression d'être enfin plus intelligent que la moquette.

Allez, circulez. La prophétie est terminée. De toute façon, vous avez oublié la fin de votre propre démonstration sur pourquoi le temps est en fait une boucle en forme de bretzel. Il est temps d'aller s'effondrer dans un taxi en expliquant au chauffeur que la route, au fond, c'est juste un tapis roulant pour les gens qui ont peur de marcher sur l'eau.

Chapitre 4

Le Syndrome du Manga Japonais

Vous vous souvenez de ce moment, dans les dessins animés de votre enfance, où le héros reçoit un enclume de dix tonnes sur le sommet du crâne ? Ses yeux sortent de leurs orbites, se transforment en soucoupes volantes et tournent dans des directions opposées pendant qu'une constellation de petits oiseaux siffle une mélodie débile autour de son front. Eh bien, félicitations. Vous y êtes. À un détail près : il n'y a pas d'oiseaux, il n'y a pas d'enclume, et la seule mélodie que vous entendez, c'est le battement frénétique de votre propre cœur qui essaie de battre le record du monde de vitesse sans avoir prévenu vos poumons.

Bienvenue dans la phase terminale de votre métamorphose. Vous venez de contracter le Syndrome du Manga Japonais.

C'est un phénomène biologique fascinant, qui mériterait une thèse de doctorat si la communauté scientifique n'était pas occupée à des trucs futiles comme le cancer ou le réchauffement climatique. Le principe est simple : votre iris — cette jolie petite zone colorée qui faisait dire à votre grand-mère que vous aviez « les yeux de votre père » — a décidé de plier bagage. Elle a battu en retraite, s'est recroquevillée dans un coin, terrorisée, laissant toute la place à une pupille qui a désormais la circonférence d'une assiette à dessert.

Regardez-vous dans le miroir des toilettes. Allez-y, si vous arrivez à coordonner vos jambes pour qu'elles ne s'entrecroisent pas comme des spaghettis trop cuits. Ce que vous voyez n'est plus un être humain. C'est un lémurien sous amphétamines. C'est une créature de Miyazaki qui aurait mangé un câble haute tension. Vos yeux ne sont plus des fenêtres sur l'âme, ce sont des trous noirs. Deux puits de pétrole sans fond,

deux abîmes qui semblent vouloir aspirer non seulement la lumière de l'ampoule grillée au-dessus de votre tête, mais aussi l'intégralité de la réalité environnante.

Si la lumière de cet établissement était un fluide, vous seriez en train de créer un siphon géant. Vous absorbez tout. Les néons, les reflets sur le carrelage dégueulasse, l'éclat de la boule à facettes dans la salle d'à côté, et probablement les ondes Wi-Fi du voisin. Vous êtes un aspirateur à photons. Le problème, c'est qu'une fois que la lumière entre dans ces deux gouffres, elle ne ressort jamais. Elle va mourir quelque part derrière votre front, là où vos neurones sont actuellement en train de faire un pogo sur une musique que vous seul entendez.

Le Syndrome du Manga Japonais possède une propriété esthétique redoutable : il vous donne l'air d'être en train de vivre l'épisode final d'une série d'animation de 250 épisodes. Vous avez ce regard. Ce regard d'une intensité insoutenable, celui du héros qui vient de comprendre que le pouvoir de l'amitié peut terrasser le démon primordial, alors qu'en réalité, vous êtes juste en train d'essayer de comprendre comment on appuie sur le bouton de la chasse d'eau.

Vous pensez être charismatique. Vous avez l'impression que vos yeux pétillent d'une intelligence cosmique, d'une profondeur océanique. Vous vous dites : « Putain, si je regarde quelqu'un dans les yeux là tout de suite, il va voir l'univers. Il va voir le Big Bang. Il va voir la naissance des étoiles. »

Spoiler : Non.

Tout ce qu'il va voir, c'est un type dont le visage ressemble à un masque de théâtre Nô sous acide, avec deux billes d'onyx fixées sur lui comme s'il s'agissait d'un steak tartare. Parce que c'est là le grand drame du Syndrome du Manga : l'impossibilité de cligner des paupières. Pourquoi cligner ? Le monde est trop incroyable ! Le grain du papier peint est une symphonie ! La poussière qui danse dans le rayon de lumière est une pluie de diamants ! Cligner des yeux, c'est perdre une micro-seconde de cette

splendeur absolue. Résultat ? Vous gardez les yeux grands ouverts. Tellement ouverts que vos paupières semblent avoir été agrafées à vos sourcils.

Vous ne regardez pas les gens, vous les *scannez* jusqu'à l'os. Vous les transpercez avec vos deux canons laser de 12 millimètres de diamètre. Et le plus drôle (pour nous, les observateurs extérieurs, pas pour vous, pauvre débris), c'est que vous ne vous rendez pas compte de l'effet produit. Vous croyez être mystérieux, vous êtes juste effrayant. Vous avez le regard du prédateur alpha qui vient de repérer une proie facile, sauf que votre proie, c'est un distributeur de cacahuètes ou une affiche pour une soirée « Années 80 » au sous-sol.

D'un point de vue purement optique, vous êtes en train de vivre une tragédie. Normalement, la pupille est là pour réguler la lumière. C'est un diaphragme, un vide-vigile qui dit : « Toi tu entres, toi tu restes dehors, on n'accepte pas les photons en baskets ». Mais là ? Le vigile a pris sa retraite, il est parti aux Bahamas, et il a laissé la porte de la boîte de nuit grande ouverte. Toutes les lumières du monde s'engouffrent dans votre crâne sans aucune pudeur. C'est pour ça que la moindre lueur vous paraît être un départ de navette spatiale. C'est pour ça que vous portez peut-être des lunettes de soleil à trois heures du matin à l'intérieur d'un bar PMU.

D'ailleurs, parlons-en, des lunettes de soleil. C'est l'aveu de culpabilité ultime. Personne ne porte de lunettes noires dans un endroit où l'on ne voit pas ses propres pieds, sauf si :

1. Vous êtes Ray Charles (peu probable).
2. Vous êtes un agent du Mossad en mission (encore moins probable).
3. Vos pupilles ont dévoré vos iris et vous avez peur que les gens appellent un exorciste.

Le port des lunettes de soleil en intérieur est le signal universel qui dit : « Je suis actuellement en train de piloter un avion de chasse dans mon propre cerveau et j'ai perdu les commandes au-dessus de l'Océan Indien ». C'est une tentative de

camouflage aussi efficace qu'un éléphant essayant de se cacher derrière un brin d'herbe en sifflant. Tout le monde sait. Le barman sait. La fille à qui vous essayez d'expliquer que le néo-libéralisme est une forme de cannibalisme spirituel sait. Même le chien du voisin sait, et il n'est même pas dans la pièce.

Et puis, il y a la phase de la « fixette ». Le Syndrome du Manga ne vient jamais seul, il s'accompagne d'une concentration laser sur des objets totalement insignifiants. À cause de l'ouverture maximale de vos diaphragmes oculaires, vous captez des détails que personne n'est censé voir. Vous pouvez passer vingt minutes à admirer la structure moléculaire d'une tache de bière sur le comptoir. Pour vous, c'est une carte de la Terre du Milieu. Pour le reste du monde, c'est juste de la Heineken séchée et vous avez l'air d'un type qui essaie de communiquer par télépathie avec une saleté.

C'est là que le décalage devient cruel. Dans votre tête, vous êtes l'héroïne d'un *shojo* romantique, avec des grands yeux pleins de larmes de joie et de paillettes, prête à déclarer votre flamme sous les cerisiers en fleurs. Dans la réalité, vous avez la gueule de l'antagoniste psychopathe dans un *seinen* d'horreur, celui qui sourit bizarrement avant de sortir un hachoir de sa poche de veste.

Mais qu'importe, n'est-ce pas ? Sur le moment, cette absorption totale de la lumière vous donne l'impression d'être enfin connecté à la source. Vous voyez tout. Vous comprenez tout. Vous êtes une antenne parabolique vivante. Vos yeux sont devenus si larges qu'ils pourraient accueillir le reflet de l'humanité tout entière.

Vous finirez par rentrer chez vous, bien sûr. Et là, dans le silence de votre chambre, vous ferez l'erreur ultime : rallumer la lumière de la salle de bain. C'est là que le Syndrome du Manga vous achèvera. Face au miroir, dans la lumière crue du néon qui grésille, vous verrez enfin la vérité. Ce ne sont pas des paillettes que vous avez dans les yeux. Ce sont juste deux immenses pièces de deux euros, sombres comme la mort, qui vous rappellent que demain, quand vos pupilles reprendront leur taille normale, le monde redeviendra gris, étroit et terriblement plat.

Alors profitez-en. Continuez à fixer ce radiateur comme s'il s'agissait du monolithe de *2001, l'Odyssée de l'espace*. Absorberez chaque photon, chaque reflet, chaque miette de clarté. De toute façon, avec des yeux pareils, vous n'avez pas besoin d'une âme : vous avez déjà l'univers entier coincé entre la cornée et la rétine, et il n'a aucune intention de sortir de là avant le lever du soleil.

Chapitre 5

La Quête Mystique du Verre d'Eau à 8 Euros

Votre bouche est un cimetière de scrupules et de coton hydrophile. À ce stade précis de la nuit, après avoir ingéré assez de produits chimiques pour transformer votre foie en site classé Seveso, votre langue n'est plus un organe gustatif. C'est une vieille semelle de Doc Martens oubliée dans un four à 200 degrés, une pièce de cuir rèche qui gratte contre votre palais avec le bruit d'un papier de verre grain 80. Vous n'avez pas soif. La soif est un concept bourgeois pour les gens qui font du jogging le dimanche matin. Ce que vous ressentez, c'est une déshydratation ontologique. Vos cellules ne réclament pas de l'eau ; elles hurlent après le Messie.

Depuis 2014, votre régime hydrique s'est limité à des liquides qui n'existent pas dans la nature : des shots de tequila qui goûtent le décapant industriel, des sodas fluorescents dont la couleur ferait paniquer un ingénieur de Tchernobyl, et peut-être, dans un moment de faiblesse extrême, le jus d'une olive au fond d'un martini tiède. L'eau plate ? C'était pour les faibles. Pour les gens qui ont une mutuelle et qui dorment huit heures par nuit. L'eau, c'était ce truc un peu triste dans lequel nagent les poissons et les cadavres de la mafia.

Mais là, sous les stroboscopes qui découpent la réalité en tranches de jambon agressives, la vérité vous frappe : vous allez mourir de sécheresse interne, ici même, entre un type qui porte un bob en moumoute et une fille qui vous explique que son signe astrologique est "Ascendant Kétamine".

C'est alors que commence la Quête.

Le bar est à environ trois mètres de vous, ce qui, dans votre état de liquéfaction

cérébrale, équivaut à la traversée du désert de Gobi en tongs. Vous avancez, fendant la foule des connards avec la grâce d'un paquebot en train de couler. Chaque pas est un défi à la gravité. Vos articulations grincent comme les gonds d'un manoir hanté. Vous atteignez enfin le comptoir, ce monolithe de bois collant où se jouent les destins.

Le barman vous regarde. Il a l'air d'avoir vingt ans, une moustache de mousquetaire post-ironique et le mépris souverain de celui qui détient les clés du paradis. Vous essayez de parler, mais votre gorge est une zone sinistrée. Le son qui sort de votre bouche ressemble au râle d'un crapaud asthmatique qu'on écraserait sous une botte.

— « De... de l'eau. »

Il ne cille pas. Il sait. Il vous voit avec vos yeux de manga, vos pupilles qui occupent 98 % de votre visage, et il sait que vous êtes prêt à vendre un rein pour 25 centilitres de liquide transparent.

— « Huit euros », dit-il d'une voix monocorde, comme s'il annonçait le prix d'un ticket de métro.

Huit euros. Pour de l'hydrogène et de l'oxygène. Le prix d'un kebab complet avec boisson, d'un livre de poche ou d'une heure de parking à Paris. C'est à ce moment-là que la conversion religieuse s'opère. Vous ne voyez pas une arnaque. Vous voyez un sacrement. Vous sortez votre carte bleue avec la ferveur d'un pèlerin de Saint-Jacques-de-Compostelle qui aperçoit enfin le dôme de la cathédrale. Le bip du sans-contact est le carillon qui annonce le début de la messe.

Il prend un gobelet en plastique. Un gobelet si fin qu'il pourrait être dissous par une pensée un peu trop intense. Il y verse l'eau. On ne parle pas ici d'eau de source des Alpes, filtrée par des millénaires de roches volcaniques et bénie par des marmottes vierges. Non. C'est de l'eau du robinet, probablement tiède, avec un léger arrière-goût de canalisation en plomb et de chlore de piscine municipale.

Mais pour vous, c'est le sang de la Terre. C'est l'Élixir de Vie. C'est le Graal, et vous êtes Perceval, mais avec des paillettes sur les joues et une haleine de cendrier froid.

Vous saisissez le verre. Vos mains tremblent légèrement. Vous fixez le liquide. Il est là. Inodore, incolore, insipide. La Sainte Trinité de la survie. Vous portez le rebord en plastique à vos lèvres gercées. Le premier contact est un choc thermique. C'est comme si une armée de petits anges en bottes de pluie marchait sur votre langue pour éteindre l'incendie de forêt qui y fait rage depuis trois heures du matin.

La première gorgée descend. Vous sentez le trajet précis du liquide dans votre œsophage. C'est une cartographie de votre anatomie interne que vous aviez oubliée. Ah, donc j'ai un estomac par ici ? Et mes poumons sont là, juste à côté de cette sensation de vide sidéral ? Le miracle s'accomplit. Vos organes, qui étaient en train de se recroqueviller comme des raisins secs oubliés au soleil, reprennent soudainement leur forme initiale. C'est la résurrection de la chair, version minérale.

Soudain, vous comprenez les fanatiques. Vous comprenez pourquoi les gens bâtissent des temples. Vous pourriez ériger un autel à cette bouteille de Cristaline. Vous pourriez fonder un ordre monastique dont la seule règle serait de boire huit verres par jour en fixant le vide. Vous regardez les gens autour de vous — les connards qui s'agitent sur du David Guetta remixé par un algorithme dépressif — et vous éprouvez pour eux une pitié infinie. Eux, ils sont encore dans le péché du gin-to. Ils n'ont pas encore connu la Lumière de l'H₂O.

Vous savourez chaque millilitre à un euro. C'est sans doute l'investissement le plus rentable de votre existence. Pour huit balles, vous venez de racheter votre âme aux forces des ténèbres. Vous vous sentez devenir "hydraté". Un mot que vous n'aviez plus utilisé sérieusement depuis que vous avez arrêté de lire les étiquettes des crèmes hydratantes de votre ex.

Mais la tragédie du monothéisme de l'eau, c'est sa brièveté. Le verre est vide. Il ne reste qu'un fond de buée au fond du plastique cheap. L'extase s'estompe. La réalité revient, avec son néon qui grésille et son odeur de sueur synthétique. Vous regardez le

barman, espérant une recharge gratuite, un geste de charité chrétienne. Il vous regarde comme si vous étiez une tache de gras sur un tapis. La messe est dite.

Vous vous retrouvez là, au milieu du dancefloor, le gobelet vide à la main, tel un prophète déchu. Vos yeux de manga, toujours aussi larges, captent chaque particule de poussière. Vous avez bu, oui. Vous avez été sauvé, certes. Mais le monde est toujours aussi moche. L'eau ne vous a pas rendu intelligent, elle vous a juste rendu conscient de votre bêtise. Et c'est là toute la cruauté de la quête mystique : une fois que vous avez goûté à la pureté, le reste de la soirée ressemble à une mauvaise blague dont vous seriez la chute.

Vous vous jurez que demain, c'est fini. Vous boirez de l'eau. Des litres d'eau. Vous deviendrez cette personne qui a une gourde en inox attachée à son sac à dos. Vous irez au bureau en parlant de pH et de magnésium. Vous serez pur. Vous serez fluide.

Puis, un connard vous bouscule en renversant la moitié de sa bière sur vos chaussures, et la haine, ce merveilleux carburant, reprend le dessus. L'eau est déjà évaporée. Vos cellules se remettent à crier. Mais cette fois, elles ne demandent plus le Messie. Elles demandent juste une autre dose de n'importe quoi, pourvu que ça fasse oublier que le verre de la vie est désespérément cher, et qu'on finit toujours par avoir la gueule de bois, même après une communion à huit euros.

Chapitre 6

Érotisme de Surface : Caresser du Crépi

Il arrive un moment précis, dans la chronologie de votre déchéance nocturne, où l'être humain cesse d'être une option. Le « connard » dont on cherchait l'approbation il y a vingt minutes devient soudainement un obstacle visuel, une masse de viande encombrante qui dégage trop de chaleur et pas assez de relief. On en a marre du mou. Marre de la peau. La peau, c'est décevant : c'est soit moite, soit sec, mais c'est toujours désespérément plat. C'est alors que vos yeux se posent sur lui. Le pilier. Le mur du fond. Le crépi.

On ne parle pas assez de la noblesse du crépi. Cette technique de décoration murale inventée par un maçon sadique en 1974 pour s'assurer que personne ne puisse s'appuyer contre un mur sans y laisser un lambeau de derme. Dans l'état de surexcitation sensorielle qui suit l'évaporation de votre « quête de pureté par l'eau », le crépi n'est plus un revêtement de couloir de HLM : c'est une topographie sacrée. C'est l'Himalaya à portée de paume.

Approchez-vous. Regardez cette irrégularité, ce chaos de ciment projeté à la truelle. Chaque grain de sable est une aventure. Vous posez votre main dessus et, soudain, le miracle se produit. L'influx nerveux ne se contente pas de monter au cerveau ; il y entre par effraction avec une batte de baseball. C'est une agression minérale qui vous rappelle que vous possédez un corps. Contrairement à un orgasme — ce truc surévalué qui dure trois secondes et nécessite de simuler un intérêt pour les problèmes d'enfance de quelqu'un d'autre — le frottement du crépi est une joie constante, linéaire et totalement gratuite.

Le crépi ne vous demande pas si vous avez joui. Le crépi ne vous ghoste pas le

lendemain. Il reste là, rugueux, honnête, prêt à vous arracher l'épiderme avec une indifférence magnifique.

Vous vous retrouvez à caresser ce mur comme si c'était le flanc d'une créature mythique. Les gens autour de vous pensent que vous faites un bad trip ou que vous cherchez l'interrupteur. Erreur. Vous êtes en train de vivre une épiphanie tactile. Vous réalisez que la texture est la seule vérité qui reste quand la conversation est morte. On appelle ça l'érotisme de surface, ou plus vulgairement : « être tellement défoncé à la fatigue (ou au reste) qu'on trouve de la poésie dans un parking souterrain ».

Et puis, il y a le polyester.

Si le crépi est le maître dominateur, le polyester est l'amant toxique. Vous portez ce t-shirt acheté douze euros chez une enseigne dont le nom évoque un code Wi-Fi, et soudain, le tissu se met à vibrer. Le polyester n'est pas une fibre, c'est un état d'esprit. C'est du pétrole raffiné pour punir les pauvres. Mais dans cet état de lucidité féroce, le frottement de cette matière plastique contre votre torse génère une électricité statique capable d'alimenter une petite ville de la Creuse.

Chaque mouvement de bras est un éclair. Vous êtes une pile Tesla vivante. Vous sentez les fibres synthétiques gratter vos pores, et c'est... divin. Pourquoi ? Parce que c'est *artificiel*. À ce stade de la soirée, tout ce qui est « naturel » est devenu suspect. Le coton ? Trop mou. La soie ? Trop prétentieuse. Non, il vous faut de la chimie. Il vous faut le crissement du nylon, le picotement de l'acrylique, cette sensation de porter un sac-poubelle haute couture qui emprisonne votre sueur pour en faire un microclimat tropical.

C'est ici que l'académie de la bêtise humaine devrait intervenir pour théoriser le concept de la « Hyper-Aesthésie du Minable ».

Dans un monde normal, caresser un mur en béton en murmurant « c'est incroyable, on

dirait de la peau de dinosaure » vous vaudrait un internement immédiat. Mais ici, dans cette zone grise entre 3h et 6h du matin, c'est une démarche artistique. Vous êtes en train de court-circuiter le système de récompense de votre cerveau. Vous avez compris que l'humain est une déception structurelle. Le « connard » dont parle ce livre, il est lisse. Il est prévisible. Ses muscles sont prévisibles. Ses baisers sont des copier-coller de mauvaises comédies romantiques.

Mais ce mur ? Ce mur a des aspérités que même un algorithme de la Silicon Valley ne pourrait pas prédire. Vous passez votre ongle sur une arête de béton particulièrement saillante et une décharge remonte jusqu'à votre colonne vertébrale. C'est plus intense que n'importe quelle caresse de quelqu'un qui s'appelle Kevin ou Chloé. Pourquoi ? Parce que le mur ne vous juge pas. Il n'attend pas que vous lui rendiez la pareille. C'est un plaisir unilatéral, pur, brut. C'est de l'onanisme minéral.

Imaginez la scène en stand-up :

« Vous savez ce moment où vous êtes tellement au bout du rouleau que vous commencez à trouver que le revêtement de l'ascenseur est hyper sexy ? Vous êtes là, le front contre l'Inox brossé, et vous vous dites : "Putain, Kevin, tu peux pas rivaliser avec ce froid, ce métal, cette rigueur germanique". Le métal ne me demande pas ce que je fais dans la vie. Le métal est juste... froid. Et à 4h du matin, le froid, c'est tout ce qu'on demande à la vie. »

C'est là que réside la trahison finale de la soirée. On est sortis pour « faire des rencontres ». On a dépensé le PIB d'un petit pays en gin-to pour « vibrer ». Et on finit par éprouver plus de plaisir sensuel à gratter la peinture écaillée d'un radiateur qu'à écouter le monologue de notre target sur ses projets de start-up dans la logistique durable.

C'est une question de contraste. Votre cerveau est tellement saturé d'informations inutiles — les noms des ex de votre voisin, le prix du parking, le rythme cardiaque de la musique — qu'il se replie sur la seule chose qu'il peut encore traiter : le relief. La

3D. Le toucher.

Le drame, c'est le retour à la réalité. Le lendemain, quand vous vous réveillez avec la joue marquée par les empreintes du crépi (vous avez fini par vous endormir contre lui, c'était votre relation la plus stable de l'année), vous regardez vos mains. Elles sont rouges, un peu écorchées. Vous avez des marques de brûlure de polyester sur les flancs.

On vous demande : « Alors, ta soirée ? »

Et vous, avec un petit sourire nostalgique, vous repensez à ce pilier de béton au deuxième sous-sol. Vous repensez à cette sensation de grain de sable sous l'index qui valait toutes les déclarations d'amour du monde. Vous répondez : « Bof, j'ai croisé pas mal de connards. »

Parce qu'avouer qu'on a eu un flirt poussé avec une cloison en plâtre, c'est encore un tabou social. Et pourtant, si on était honnêtes, on admettrait que la seule chose qui nous retient de devenir totalement fous dans ces soirées, c'est la stabilité des matériaux de construction.

Le monde s'écroule, les gens mentent, l'eau ne nous sauve pas, mais le crépi, lui, reste fidèle à sa mission : être désagréable au toucher de manière si constante qu'il en devient la seule ancre de réalité dans un océan de mensonges en polyester. Vous ne cherchez plus l'âme sœur. Vous cherchez une surface rugueuse pour vous rappeler que vous n'êtes pas encore totalement évaporé.

Finalement, l'érotisme de surface, c'est l'aveu de notre défaite face au vivant. C'est le moment où l'on se dit que, quitte à souffrir, autant que ce soit contre quelque chose qui ne risque pas de nous rappeler le lendemain pour nous demander si on a "bien aimé le moment".

Le crépi, lui, sait qu'on l'a aimé. Il en a gardé un petit bout de notre peau en souvenir.

Et c'est déjà beaucoup plus que ce que la plupart des gens dans cette pièce feront pour vous.

Chapitre 7

La Musique de Chantier devenue Symphonie

Regardez-les. Regardez cette foule compacte de gens qui, en temps normal, porteraient plainte contre leur voisin si celui-ci avait le malheur de planter une cheville Molly après 19h30, mais qui, ici, paient quarante euros pour s'infliger le bruit d'une usine de retraitement de déchets nucléaires en pleine crise de nerfs.

Bienvenue dans le miracle de la techno industrielle, cet instant de grâce absolue où le cerveau, épuisé d'avoir dû feindre l'intérêt pour les projets de start-up de mecs en col roulé, décide de démissionner pour laisser la place à un bétonnier autrichien qui tape sur une poutre en acier avec une clé de douze. On nous avait promis Mozart, on nous a donné un marteau-piqueur avec un abonnement à la salle de sport. Et le pire ? On adore ça.

Pourquoi ? Parce que la mélodie est une trahison. La mélodie vous demande de ressentir des choses complexes, de la nostalgie, de la mélancolie, des nuances. Mais à trois heures du matin, dans une cave qui sent le désinfectant bon marché et l'échec personnel, personne n'a envie de nuances. On veut de l'impact. On veut que notre cage thoracique serve de caisse de résonance à un BPM si violent qu'il pourrait décoller le papier peint d'un appartement à l'autre bout de la ville.

C'est ici que s'opère la transmutation alchimique : la musique de chantier devient une symphonie.

Pour l'observateur sobre (ce triste individu qui n'a pas encore compris que la survie sociale passe par l'anesthésie sensorielle), ce que balance le DJ derrière ses platines ressemble à l'enregistrement clandestin d'un escalator en train de mourir. Mais pour

nous, les initiés, les fatigués, les amants des connards professionnels, c'est le « Printemps » de Vivaldi, mais revu par un contremaître sous amphétamines.

Le premier "Boum" n'est pas une note. C'est un diagnostic. C'est le son de la réalité qui vient percuter votre front pour s'assurer qu'il reste encore un peu de place pour le vide. Le deuxième "Boum" est une promesse : celle que, pendant les six prochaines heures, aucune pensée cohérente ne pourra franchir la barrière de vos tympanes. C'est le silence le plus bruyant du monde. Et Dieu que c'est reposant.

Si l'on analyse la structure de cette « musique » avec le sérieux d'un musicologue qui aurait sniffé de la poussière de plâtre, on s'aperçoit que la techno industrielle repose sur le principe de la répétition punitive. C'est la mise en son du mythe de Sisyphe, mais avec des stroboscopes. Sisyphe pousse son rocher, le rocher redescend, *KICK, KICK, KICK*. Sisyphe est épuisé, mais le DJ, lui, a décidé de rajouter un bruit de scie circulaire sur le refrain.

À ce stade de la soirée, la symphonie se révèle. Vous commencez à entendre des voix là où il n'y a que des grincements de métal. Vous jureriez qu'il y a une section de cordes derrière ce bruit de turbine d'avion qui s'étouffe. C'est le moment magique où votre cerveau, en manque total de stimuli intelligents, se met à halluciner de l'harmonie dans le chaos. C'est le syndrome de Stockholm de l'oreille interne. Vous commencez à trouver que le bruit de la ventilation est « un peu trop commercial » par rapport au set du DJ, et vous regardez avec dédain celui qui ose dire que « ça tape un peu fort ».

Tais-toi, pauvre fou. Tu n'entends pas la subtilité de la plaque de tôle qui vibre ? Tu ne saisis pas l'audace de ce silence de deux secondes suivi d'une explosion sonore qui vient de déplacer ton foie de trois centimètres vers la gauche ? C'est de l'art, putain. C'est l'art de ne plus être soi-même.

Et puis, il y a la gestuelle. Observez le public d'une symphonie classique : ils sont

assis, immobiles, retenant leur respiration de peur d'offenser un violoniste ukrainien. Observez le public de la symphonie de chantier : c'est une chorégraphie d'ouvriers du bâtiment en pleine crise de possession. Les gens ne dansent pas, ils *solidifient*. Ils imitent le mouvement des machines qu'ils ont fini par idolâtrer. On baisse la tête, on regarde ses chaussures (ou celles du connard d'à côté, c'est les mêmes, achetées dans le même concept-store hors de prix), et on devient un rouage.

Il y a une honnêteté brutale dans ce vacarme. Un violon peut vous mentir. Un violon peut vous faire croire que l'amour existe, que la beauté est éternelle et que votre ex reviendra peut-être avec des excuses et un bouquet de pivoines. Le kick de 140 BPM, lui, ne vous ment pas. Il vous dit : « Je suis un marteau. Tu es un clou. On va faire ça jusqu'à l'aube et à la fin, on sera tous les deux usés, rouillés et bons pour la casse. » C'est d'un romantisme industriel à couper le souffle.

Vivaldi avait ses quatre saisons. La techno de chantier a ses quatre phases de décomposition sociale :

1. ****La Phase de Dénégation (23h - 01h) :**** Vous vous dites que c'est un peu répétitif, que vous aimeriez bien un petit vocal, un truc qui ressemble à une chanson. Vous cherchez encore de l'humanité dans le bruit. Vous êtes mignon.
2. ****La Phase de l'Acceptation Mécanique (01h - 03h) :**** Votre rythme cardiaque s'est synchronisé sur la machine. Vous ne cherchez plus la mélodie. Vous êtes la mélodie. Une mélodie composée exclusivement de sons de friture et d'alarmes incendie. Vous commencez à trouver que le mec qui transpire de la MDMA sur votre épaule a un côté « premier violon » assez convaincant.
3. ****La Phase de l'Apothéose Industrielle (03h - 05h) :**** C'est ici que Vivaldi se fait définitivement piétiner par un bulldozer. Le DJ balance un son qui ressemble à l'effondrement d'un immeuble de dix étages enregistré dans un bocal de cornichons. C'est le plus beau moment de votre vie. Vous avez l'impression de comprendre

l'univers, alors que vous êtes juste en train de vibrer au même rythme qu'une ponceuse orbitale.

4. ****La Phase du Crépi (05h - 06h) :**** La musique s'arrête. Ou alors elle continue, mais vous ne l'entendez plus parce que vos oreilles ont déclenché leur système de sécurité incendie. Vous vous retrouvez face au mur de crépi mentionné plus tôt. Et là, dans le silence relatif qui ressemble au sifflement d'une cocotte-minute, vous réalisez que la symphonie de chantier était la seule chose qui vous empêchait de devoir adresser la parole aux gens autour de vous.

Parce que c'est ça, le secret de la symphonie industrielle. C'est le bouclier ultime. Comment voulez-vous qu'un connard vous demande ce que vous faites dans la vie quand le son ambiant est littéralement en train de lui démonter la mâchoire ? C'est la fin de la communication, le triomphe de la texture sur le texte.

On n'aime pas la techno de chantier parce qu'elle est belle. On l'aime parce qu'elle est impitoyable. Elle nous traite avec la même indifférence qu'un escalator de métro traite une vieille dame : elle avance, elle broie, elle ne s'arrête jamais pour demander si « tout va bien ». Dans un monde de faux-semblants, de politesse hypocrite et de « on se rappelle pour un café », le bruit d'une meuleuse qui rencontre un rail de chemin de fer est la seule chose qui possède encore une forme d'intégrité.

Alors la prochaine fois que vous verrez un DJ poser un casque sur ses oreilles pour vérifier si le son de la fin du monde est bien calé sur le rythme de vos angoisses, ne riez pas. Fermez les yeux. Imaginez des petits oiseaux en acier qui chantent dans une forêt de barres d'armature. C'est le printemps de la zone industrielle. C'est la symphonie des gens qui ont abandonné l'idée de trouver l'âme sœur pour se contenter de trouver une surface qui ne bouge pas trop.

Vivaldi est mort, vive le perfo-burineur. Au moins, lui, il termine le travail.

Chapitre 8

Le Parachutage ou la Gastronomie du Papier Toilette

Il existe un moment précis, dans la hiérarchie de la déchéance urbaine, où l'être humain cesse d'être un mammifère supérieur pour devenir un ingénieur en micro-logistique de la survie. Ce moment ne se situe pas lors d'un crash d'avion ou d'une apocalypse zombie, mais à 4h12 du matin, dans l'obscurité poisseuse d'un club qui sent le Red Bull renversé et le désespoir hormonal. C'est l'instant où vous réalisez que votre dignité a la consistance d'une feuille de Lotus double épaisseur, et que votre salut dépend entièrement de votre capacité à plier du papier toilette avec la précision d'un maître sushi sous amphétamines.

Bienvenue dans la haute gastronomie du « parachutage ».

Oubliez le Guide Michelin. Oubliez les nappes en lin et les serveurs qui vous appellent « Monsieur » en espérant un pourboire qui paiera leur loyer à Aubervilliers. Ici, le chef, c'est vous. La cuisine ? Un recoin sombre derrière un caisson de basses qui vous décolle la plèvre. Les ingrédients ? Une poudre blanche à l'origine douteuse, probablement coupée à la levure chimique et au rêve brisé, et le morceau de papier hygiénique le plus propre que vous ayez pu négocier avec la dame des toilettes (qui, elle, a compris depuis 1982 que l'humanité était une erreur de casting).

Le parachutage, c'est l'art de l'origami pour les gens qui ont abandonné toute idée de futur. C'est la confection délicate d'un petit baluchon de chimie, une aumônière de cellulose destinée à protéger vos papilles d'un goût que la Convention de Genève devrait normalement interdire. Le parachute, c'est le dernier rempart entre votre œsophage et une substance qui pourrait servir à décaper les coques de pétroliers.

Regardez-vous. Vous êtes là, au milieu d'une foule de connards qui agitent les bras comme des sémaphores en détresse, et vous essayez de déchirer un carré de mouchoir avec la minutie d'un horloger suisse. C'est un test de motricité fine absolument fascinant. Si vous arrivez à faire un parachute parfait alors que vos pupilles occupent 98 % de la surface de vos yeux et que votre mâchoire essaie de mâcher votre propre oreille, vous devriez être autorisé à pratiquer la neurochirurgie. Sans rire. C'est une compétence transférable.

Il y a une esthétique dans le parachute. Il y a le « Classique », celui réalisé avec un papier toilette rose un peu granuleux, qui donne un petit côté vintage, presque champêtre, à votre autodestruction. Il y a le « Premium », fait avec un mouchoir en papier triple épaisseur que vous avez dû dédoubler avec vos ongles noirs de sueur, une opération de précision digne de la NASA. Et puis il y a le « Hardcore » : le parachute de fortune réalisé avec un ticket de caisse du Franprix. C'est le plus dangereux. Celui qui vous rappelle, au moment où vous l'avalez, que vous avez acheté des brocolis et du liquide vaisselle il y a trois jours, alors que vous étiez encore une personne intégrée à la société. Le goût de l'encre thermique mélangé à la MDMA, c'est la madeleine de Proust de la génération burn-out.

Pourquoi fait-on cela ? Parce que nous sommes des gens raffinés. On ne sniffe pas, monsieur. On ne veut pas avoir l'air d'un cliché de film des années 80 avec une narine en lambeaux et une paranoïa de lévrier afghan. Non, on préfère l'ingestion. On préfère ce moment de grâce absolue où l'on doit avaler une boule de papier sec sans eau, devant trois inconnus qui vous regardent avec la même expression qu'un jury de télé-réalité devant une prestation de flûte à bec.

Avaler un parachute, c'est un acte de foi. C'est un saut dans le vide sans élastique, mais avec un morceau de PQ dans la gorge. Vous le sentez descendre, lentement, tel un explorateur s'enfonçant dans une jungle humide et hostile. Vous priez pour que l'emballage tienne. S'il s'ouvre prématurément, c'est la fin. Votre bouche devient un désert de sel où chaque papille gustative hurle au génocide chimique. C'est l'instant

où vous comprenez pourquoi Vivaldi est mort : il a probablement goûté le contenu d'un parachute qui a fui.

Et pendant que vous accomplissez ce rite sacré de la gastronomie de comptoir, le connard que vous aimez depuis six heures — celui qui vous a expliqué pendant quarante minutes que le Bitcoin est la seule solution à l'effondrement du patriarcat — vous regarde avec une admiration bovine. Il pense que vous êtes « intense ». Il ne voit pas que vous êtes juste en train d'essayer de ne pas vous étouffer avec un produit Lotus.

C'est là que réside la véritable élégance de notre époque. Dans cette capacité à transformer un déchet sanitaire en un véhicule de transcendance. Nous sommes des alchimistes de caniveau. On prend la merde de la vie, on l'enveloppe dans la merde des toilettes, et on attend que le miracle se produise. On attend que le son de la meuleuse devienne une mélodie de harpe.

D'ailleurs, le marché de la restauration devrait s'en inspirer. Imaginez un restaurant étoilé où l'on ne vous servirait que des parachutes. « Pour commencer, Monsieur, un petit baluchon de chlorhydrate de cocaïne sur son lit de papier de soie, millésime 2023. Note de tête : kérosène. Note de cœur : solitude urbaine. Note de fond : amertume de divorce. » Ce serait honnête. Ce serait intègre. Ce serait infiniment plus respectueux que de vous vendre un tartare de thon à 45 euros dans un endroit où la musique est de toute façon trop forte pour que vous puissiez goûter quoi que ce soit.

Le parachutage est l'ultime rempart contre la politesse hypocrite. On ne parachute pas avec des gens qu'on n'apprécie pas un minimum (ou qu'on ne déteste pas avec passion, ce qui revient au même). C'est un partage d'intimité biologique. « Tiens, prends ma sueur, prends mon mouchoir sale, devenons des débris ensemble sous ce stroboscope qui essaie de nous déclencher une crise d'épilepsie. »

C'est ça, le printemps de la zone industrielle. C'est l'art de confectionner des petits

paquets de survie au milieu d'une foule qui vous piétine les pieds. C'est la preuve que même dans l'abjection la plus totale, l'homme cherche encore la structure. Il veut que sa déchéance soit bien emballée. Il veut que son poison arrive à destination avec une certaine forme de courtoisie gastrique.

Alors, la prochaine fois que vous verrez quelqu'un, dans un coin de soirée, penché sur un morceau de papier toilette avec une concentration de diamantaire, ne le jugez pas. C'est peut-être le dernier artisan de ce monde. Un poète du repli. Un chef trois étoiles de la misère chimique. Il n'est pas en train de se droguer, il est en train de préparer son prochain voyage spatial dans une capsule de cellulose de basse qualité.

Et si, par malheur, le parachute reste coincé à mi-chemin, si vous sentez que votre œsophage proteste contre cette intrusion de la papeterie moderne, rappelez-vous les paroles de la meuleuse sur le rail de chemin de fer : ça va passer. Ça broie, ça avance, et ça ne demande jamais si tout va bien. C'est ça, la beauté du geste. C'est ça, l'intégrité du perfo-burineur.

On avale, on fait une grimace de possédé, on commande un verre d'eau tiède à huit euros, et on repart aimer des connards. Parce qu'au fond, le parachute et le connard ont un point commun essentiel : ils sont tous les deux très difficiles à faire passer, mais une fois qu'ils sont là, on ne sent plus rien du tout. Et c'est exactement ce qu'on était venus chercher.

Chapitre 9

L'Attente du Messie (alias le Dealer)

Le temps n'est pas une donnée objective. Oubliez Einstein, oubliez la montre suisse, oubliez même le calendrier maya qui nous promettait une fin du monde plus ponctuelle que la SNCF. La seule unité de mesure temporelle qui possède une réalité tangible dans l'existence d'un être humain en quête de transcendance chimique, c'est le « J'arrive dans 5 minutes » envoyé par un type qui s'appelle Kéké.

Dans le dictionnaire de Kéké, « 5 minutes » est un concept abstrait, une sorte de portail dimensionnel. C'est la durée nécessaire à la formation d'une chaîne de montagnes, ou le temps qu'il faut à un politicien pour oublier une promesse de campagne. C'est une temporalité liquide, une mélasse chronologique qui s'étire jusqu'à ce que vos pieds fusionnent avec le bitume du trottoir et que vous commenciez à envisager sérieusement de demander l'asile politique à la bouche d'égout la plus proche.

L'attente du dealer, c'est le dernier bastion de la ferveur religieuse dans une société déchristianisée. On n'attend plus le Christ, on attend un mec en jogging Tacchini monté sur un scooter qui fait le bruit d'un aspirateur en fin de vie. Mais l'intensité est la même. C'est le Messie. On l'espère, on le guette, on interprète les signes. Un phare qui balaie la rue ? C'est Lui ! Ah non, c'est juste la police. Un bruit de moteur ? C'est Lui ! Ah non, c'est juste un livreur Uber Eats qui apporte des sushis tièdes à des gens qui ont une vie rangée et des horaires de sommeil réguliers. Les pauvres. Ils ne connaissent pas l'extase du néant.

Ça fait trois heures. Trois heures que vous faites les cent pas devant une laverie automatique dont l'odeur de lessive de synthèse se mélange à celle de votre propre

désespoir. Vous avez déjà lu l'intégralité des étiquettes de composition des machines à laver en trois langues. Vous connaissez par cœur le règlement intérieur de la copropriété d'en face. Vous avez même commencé à donner des noms aux rats qui traversent la chaussée avec plus d'assurance et de but dans la vie que vous.

Le premier SMS de Kéké est tombé hier soir à 23h : *« Je décolle. »*

Dans le monde normal, « décoller » implique un mouvement, une poussée, un déplacement d'un point A vers un point B. Pour Kéké, décoller signifie probablement qu'il vient de poser son regard sur sa manette de PlayStation et qu'il envisage, dans un futur proche ou lointain, d'enclencher le processus neuronal consistant à se souvenir qu'il a des clients.

À minuit : *« Wesh, j'suis au feu. »*

Quel feu ? Le feu de la passion ? Le feu de joie de ses neurones en train de griller ? Ou peut-être un feu de signalisation situé dans une autre galaxie, parce qu'en soixante minutes, même un unijambiste asthmatique aurait traversé la ville deux fois.

À une heure du matin : *« 5 min j'suis là mon frère. »*

C'est là que le piège se referme. Le « mon frère » est l'anesthésiant local. C'est la petite tape dans le dos qui vous empêche de hurler. On ne peut pas en vouloir à un « frère ». Le lien est sacré. Vous êtes là, grelotant sous une pluie fine qui ressemble à une punition divine, et vous vous dites : « Allez, 5 minutes, c'est rien. C'est le temps de fumer une clope. »

Sauf qu'une heure plus tard, vous en êtes à votre huitième clope, votre gorge ressemble à l'intérieur d'un pot d'échappement de camion benne, et Kéké a disparu des radars. Vous vérifiez votre téléphone toutes les trente secondes. Le niveau de batterie descend proportionnellement à votre dignité. 12 %. 8 %. 4 %. À 2 %, vous entrez dans une phase de panique mystique. Si le téléphone meurt, le lien avec la divinité est rompu. Vous redevenez un simple mortel seul dans le froid, sans espoir de perfo-burineur cérébral.

C'est une humiliation méthodique, un bizutage social silencieux. Pour avoir le droit d'aller « aimer des connards pendant six heures », il faut d'abord prouver qu'on est capable d'être le paillason d'un mec qui ne sait pas lire une horloge à aiguilles. C'est le prix d'entrée. C'est la taxe sur la misère humaine.

Et puis, soudain, le miracle. Une lueur. Un bruit de ferraille. Une Twingo déginglée dont le pare-chocs tient avec du ruban adhésif surgit de l'ombre. Kéké descend. Il n'est pas pressé. Il marche avec cette lenteur caractéristique des gens qui possèdent quelque chose que tout le monde veut. Il a ce sourire un peu flou, cette bienveillance méprisante du chirurgien qui sait qu'il va vous opérer sans anesthésie, mais que vous allez le remercier à la fin.

« Désolé mon frère, y avait les condés partout, j'ai dû faire un détour par Nanterre. »

Vous êtes dans le centre de Paris. Nanterre n'est pas sur la route. Ce n'est même pas dans la même dimension spatio-temporelle. Mais vous ne dites rien. Vous ne protestez pas. Vous ne lui rappelez pas qu'il vous a promis d'être là hier soir. Vous êtes en plein syndrome de Stockholm. Vous avez envie de le prendre dans vos bras, de lui demander s'il a bien mangé, s'il n'est pas trop fatigué de nous faire attendre comme des merdes.

L'échange dure six secondes. C'est un ballet furtif, une passe de prestidigitation entre deux paumes moites. L'argent part, le petit sachet de cellulose arrive. C'est du vent emballé dans du plastique, c'est une promesse de soulagement vendue au prix du caviar de la mer Caspienne.

Kéké remonte dans son carrosse de tôle froissée.

« Allez, force à toi mon frère. On se capte. »

Il repart, laissant derrière lui une odeur de shit bon marché et de mépris souverain. Et

vous restez là, seul sur le trottoir, avec votre petit trésor dans la poche. La colère ? Évaporée. L'humiliation ? Oubliée. Vous avez déjà pardonné. Vous êtes prêt à recommencer demain. Parce qu'au fond, attendre Kéké pendant trois heures, c'est la seule forme de discipline qu'il nous reste. C'est notre ascétisme à nous. C'est notre pèlerinage vers la Mecque de l'oubli.

On se redresse, on ajuste son manteau, on vérifie que le parachute est bien au chaud, et on repart vers la fête. On va enfin pouvoir retourner dans cette arène de néon et de sueur, là où les autres connards nous attendent. Parce que maintenant, on a le bouclier. On a la potion magique. On a ce petit morceau de misère chimique qui va nous permettre de regarder n'importe quel imbécile dans les yeux et de lui dire, avec une sincérité désarmante : « Mais oui, je t'aime, c'est fascinant ce que tu racontes sur ton investissement dans les NFT de photos de pieds. »

Kéké n'est pas un dealer. C'est un éducateur spécialisé. Il nous apprend la patience. Il nous apprend que la valeur des choses n'est pas dans le produit, mais dans la souffrance qu'on endure pour l'obtenir. Il est le dernier artisan de la frustration.

Et tandis qu'on s'éloigne, on sent le froid qui ne nous mord plus vraiment. On se sent presque puissant. Presque vivant. On oublie que dans vingt-quatre heures, on sera de nouveau en train d'envoyer un SMS suppliant à un mec qui ne nous répondra que par un émoji « flamme » trois jours plus tard.

C'est ça, la beauté du geste. C'est ça, l'intégrité du perfo-burineur. On n'attend pas un produit. On attend la permission d'arrêter d'être nous-mêmes. Et pour ça, Kéké peut bien prendre tout son temps. Il est le seul maître d'œuvre d'un chantier qui ne finit jamais : celui de notre propre disparition.

Chapitre 10

Le 'Je t'aime' de trop

À quatre heures du matin, le cerveau humain n'est plus un organe. C'est une déchetterie à ciel ouvert où brûlent des pneus de nostalgie et des sacs poubelles de dignité. C'est l'heure précise où la barrière entre « ce qu'il est socialement acceptable de dire » et « ce qui va ruiner votre vie sur trois générations » s'effondre comme un soufflé raté. C'est l'heure de la déclaration d'amour de trop.

On ne parle pas ici du « Je t'aime » murmuré au creux d'une oreille parfumée au patchouli. Non. On parle du « Je t'aime » envoyé en 4G, avec 3 % de batterie, les doigts poisseux de gras de chips, à des gens qui ne demandaient rien d'autre que de dormir ou de continuer à vous ignorer avec superbe. C'est un acte de terrorisme émotionnel. C'est une grenade dégoupillée lancée dans le jardin de la bienséance.

Commençons par le sommet de l'Everest de la gêne : le patron.

Envoyer un « Je t'aime » à son N+1 à 4h12, c'est une performance artistique. C'est le moment où le burn-out rencontre l'érotomanie de bureau. On est là, prostré sur son canapé, à fixer le plafond en se disant que, finalement, si Jean-Pierre de la DRH est aussi exigeant sur les tableaux Excel, c'est parce qu'il y a une tension sexuelle inavouée entre vous et la colonne G.

Le message part : *« Jean-Pierre, je t'aime. Ta rigueur sur les notes de frais me transporte. Viens on plaque tout, on va élever des chèvres dans le Larzac et on fait des reportings sur la production de fromage. Bisous, ton asset préféré. »*

Le lendemain, à 9h02, devant la machine à café, le monde change de couleur. Le gris

du bureau devient un gris « fin de civilisation ». Jean-Pierre vous regarde avec l'expression d'un homme qui vient de découvrir un rat mort dans son sandwich. Vous, vous essayez de plaider le piratage informatique. « C'est dingue, Jean-Pierre, les hackers russes sont obsédés par ta gestion du personnel, ils m'ont volé mon téléphone cette nuit. » Personne n'y croit. Vous êtes désormais « la personne du SMS ». Vous pourriez découvrir le remède contre le cancer ou sauver un orphelin d'un incendie, vous resterez celui qui a proposé un plan à trois avec un tableur croisé dynamique.

Ensuite, il y a l'Ex. Le grand classique. Le plat de résistance de la honte.

L'Ex, c'est ce cadavre qu'on s'obstine à vouloir réanimer à coups d'électrochocs numériques. À 4 heures du matin, la mémoire est sélective. On oublie qu'il vous a trompée avec votre meilleure amie, qu'il ne se lavait pas les dents le week-end et qu'il pensait que le féminisme était une marque de yaourt. On ne se souvient que de son odeur de tabac froid et de la fois où il a réussi à monter un meuble IKEA sans pleurer.

Le SMS à l'Ex, c'est de la littérature de caniveau. C'est souvent un pavé de trente-six lignes, sans ponctuation, parce que la virgule est une contrainte bourgeoise quand on est en pleine hémorragie sentimentale. *« Je sais que tu dors mais je voulais juste dire que les pamplemousses me font penser à toi et que la vie est une vaste blague sans ton rire de hyène asthmatique je t'aime encore malgré le fait que tu sois une merde intégrale réponds-moi stp je vois que t'as lu le message alors que t'es en mode avion je sais que tu sais. »*

L'Ex ne répond pas. L'Ex ne répond jamais. L'Ex est en train de vivre sa meilleure vie avec une prof de yoga qui ne boit que de l'eau de bouleau. Le « Je t'aime » envoyé à l'Ex à 4 heures du matin est un boomerang qui vous revient en pleine face, mais avec des clous rouillés dessus. C'est le rappel cinglant que vous êtes une archéologue du vide, en train de creuser dans un cimetière où il ne reste même plus d'os.

Mais le véritable chef-d'œuvre, la pièce de collection, le trophée de la déchéance absolue, c'est le « Je t'aime » au banquier.

On entre ici dans une dimension de pathologie psychiatrique qui mériterait une thèse en Sorbonne. Le banquier, c'est l'homme (ou la femme) qui détient les clés de votre survie. À 4 heures du matin, après avoir constaté que votre compte en banque affiche un solde qui ressemble à la température en Alaska, vous développez un syndrome de Stockholm financier.

Vous vous dites que si vous lui ouvrez votre cœur, il (elle) effacera vos agios. Vous imaginez une idylle née sur les cendres de votre découvert autorisé.

« Monsieur Lefebvre, je sais que le Prêt Personnel Auto est à 4,5 %, mais mon amour pour vous est à 100 %. Je t'aime, Lefebvre. Ne rejette pas mon prélèvement Netflix, c'est tout ce qu'il me reste. On pourrait s'enfuir avec ma carte Gold bloquée et vivre d'amour et de dividendes. »

Lefebvre, lui, reçoit la notification sur son iPhone 15 pro pendant qu'il dort dans ses draps en satin payés par vos commissions d'intervention. Le lendemain, il ne vous appelle pas pour vous déclarer sa flamme. Il vous appelle pour vous dire que votre dossier est passé en « contentieux ». L'amour n'a pas de prix, mais Lefebvre, lui, en a un : 12 euros par rejet de chèque.

Pourquoi fait-on ça ? Pourquoi ce besoin viscéral de transformer son téléphone en machine à s'auto-humilier ?

C'est parce qu'on vit dans la dictature de la transparence. On nous a dit qu'il fallait « dire les choses », qu'il fallait être « authentique ». Mais l'authenticité à 4 heures du matin, c'est comme la charcuterie à jeun : ça donne envie de vomir. On confond la sincérité avec le déballage de tripes. On pense que parce qu'on ressent quelque chose de fort (généralement causé par un mélange de solitude, de lumière bleue et de manque de sérotonine), ce quelque chose est une vérité universelle qui doit être

partagée.

Sauf que non. La vérité, c'est que vous avez juste besoin d'une tisane et de huit heures de sommeil.

Le catalogue de ces déclarations est un inventaire à la Prévert de la misère moderne. Il y a le « Je t'aime » de l'espoir, celui de la colère, celui de la manipulation, et celui, plus rare mais plus pur, de la confusion totale (celui que vous envoyez à votre mère en pensant l'envoyer à votre plan cul, et qui déclenche une thérapie familiale de trois ans).

On est tous des marins ivres sur le paquebot du numérique. On envoie des bouteilles à la mer, mais la mer nous les renvoie systématiquement sur le coin de la figure, avec une étiquette « Vu » et aucune réponse.

Et le pire, c'est le réveil. Le réveil à 11 heures du matin, avec la bouche pâteuse et la lumière du jour qui vous agresse comme une perquisition de police. On attrape le téléphone. On voit les messages envoyés. Et là, on vit ce qu'on appelle « la petite mort sociale ». On se demande s'il est possible de changer d'identité, de partir vivre en Mongolie extérieure, ou de simuler son propre décès.

On réalise que le « Je t'aime » de trop n'était pas une déclaration d'amour aux autres. C'était un appel au secours à soi-même. On essayait de combler le trou noir de l'existence avec des mots qui n'ont plus de sens. On voulait juste que quelqu'un nous dise que c'est pas grave, qu'on est encore là, qu'on existe encore même si on n'a plus un rond, plus de dignité et plus de batterie.

Mais le patron, l'ex et le banquier s'en foutent. Ils ont une vie, eux. Ils ne sont pas des figurants dans votre mélodrame nocturne. Ils sont juste les victimes collatérales de votre incapacité à gérer le silence.

Alors, on supprime la conversation. On bloque le contact (ce qui est stupide puisque c'est nous qui avons écrit). On se jure que plus jamais on ne touchera à ce téléphone après minuit. Et puis on attend. On attend la prochaine insomnie, la prochaine bouteille, la prochaine fois où Kéké nous aura fait attendre trop longtemps sous la pluie.

Parce qu'au fond, on adore ça. On adore cette sensation de chute libre. On adore se dire que peut-être, sur un malentendu, Jean-Pierre de la DRH va nous répondre : « Moi aussi, apportez le fromage. »

En attendant, on reste là, à fixer l'écran noir, à attendre une flamme ou un point d'exclamation qui ne viendra jamais. On est les derniers artisans du naufrage personnel. Et on fait ça avec une application méticuleuse, un savoir-faire de l'échec qui force le respect. Aimer des connards pendant six heures, c'est un métier. Mais les aimer par SMS à 4 heures du matin, c'est une vocation. C'est le sacerdoce des perdants magnifiques, des poètes du ridicule qui ont compris une chose fondamentale : dans un monde où tout est calculé, la seule liberté qui nous reste, c'est celle d'être absolument, totalement et pathétiquement lamentable.

Et pour ça, un simple « Je t'aime » suffit amplement. Surtout quand il est adressé à Lefebvre, votre conseiller financier, qui vient de vous envoyer une notification pour vous dire que votre carte est définitivement avalée. C'est beau, l'amour vache. C'est presque de l'art. Un art de la disparition, une fois de plus. Car après un tel message, la seule chose qui disparaît vraiment, c'est votre capacité à oser regarder n'importe quel être humain dans les yeux pendant les six prochains mois.

Rideau. La honte peut commencer son tour de garde.

Chapitre 11

La Redescence : Bienvenue en Enfer

Il est 11h47. Le soleil, ce grand délateur, traverse vos rideaux en polyester avec l'agressivité d'un projecteur de la Gestapo. Vous ne vous réveillez pas ; vous reprenez connaissance, ce qui est une nuance fondamentale. S'éveiller suggère une forme de grâce, une transition fluide entre le monde des songes et la réalité. Reprendre connaissance, c'est comme être parachuté sans équipement sur un champ de mines composé uniquement de Lego et de factures impayées.

Bienvenue dans la Redescence. C'est ce moment précis, chirurgical, où la magie de la veille s'évapore pour laisser place à une réalité tellement crue qu'elle ferait passer un film de Ken Loach pour un épisode des Bisounours.

Regardez-vous. Enfin, non, ne vous regardez pas, c'est un conseil d'ami. Si vous croisez un miroir dans les dix prochaines minutes, vous risquez de déclencher une crise existentielle dont même un moine bouddhiste sous Prozac ne se remettrait pas. Votre visage ressemble à un gant de toilette oublié dans un vestiaire de rugby. Vos yeux sont deux olives piquées au vinaigre et vos cheveux... disons simplement que si un écureuil passait par là, il y verrait un duplex tout confort pour passer l'hiver.

Et l'odeur. Parlons-en de l'odeur. Votre appartement ne sent pas le vécu, il sent le renoncement. C'est un cocktail complexe, un mélange de tabac froid qui s'est incrusté jusque dans vos pores, de bière tiède qui stagne au fond d'une canette et de ce parfum de désespoir organique qui émane de quelqu'un qui a considéré que des chips au vinaigre constituaient un repas équilibré. On dirait que votre salon a servi de décor à un clip de grunge tourné dans une déchetterie.

C'est là que le concept de « vocation » dont nous parlions plus tôt prend tout son sens. Parce qu'il faut une sacrée dose de courage — ou une absence totale d'instinct de survie — pour rester allongé là, dans ce jus de honte, en essayant de se rappeler pourquoi, à 4 heures du matin, vous aviez l'impression d'être le roi du monde. Ou, à défaut, le poète maudit de l'avenue de la République.

Soudain, le souvenir vous frappe. C'est un éclair de douleur mentale, plus aigu qu'une rage de dents. Lefebvre.

L'humanité a inventé la torture, la bombe atomique et les télé-crochets, mais rien, absolument rien, n'atteint la puissance dévastatrice du « Dossier Envoyés » au lendemain d'une redescente. Vous tendez le bras. Votre téléphone est là, sur la table de nuit, tel un artefact maudit qui attendrait que vous le touchiez pour aspirer le peu d'âme qu'il vous reste. Vous déverrouillez l'écran avec la main tremblante d'un démineur qui sait qu'il va se faire sauter la gueule.

Et là, il est là. Le message.

« Je t'aime. »

Adressé à Lefebvre. Votre conseiller financier. L'homme qui a pour seule mission dans la vie de vous rappeler que votre découvert est un trou noir dévorant toute forme de dignité.

Analysons la situation avec le sérieux académique d'un anthropologue étudiant une tribu de crétins. À 4 heures du matin, sous l'emprise d'un mélange de mélancolie chimique et de gin bon marché, vous avez trouvé opportun de déclarer votre flamme à un cadre moyen de la Société Générale qui porte probablement des chemisettes à manches courtes en été. Pourquoi ? Parce que Lefebvre est le seul homme qui s'occupe de vous. Le seul qui vous écrit. Certes, ses missives commencent par « MISE EN DEMEURE » et finissent par « Frais d'incident : 80 euros », mais dans le

désert affectif de votre existence post-minuit, c'est ce qui se rapproche le plus d'une correspondance amoureuse.

La redescente, c'est comprendre que vous n'êtes pas un « perdant magnifique ». Vous êtes juste un perdant. Le mot « magnifique » a été emporté par la première vague de nausée. Vous êtes une loque humaine, un sac de viande dont la sérotonine s'est barrée sans laisser d'adresse, vous laissant seul avec vos créanciers et votre ridicule.

Mesdames et messieurs, c'est ici que le spectacle commence. Regardez cet individu — vous, en l'occurrence — tenter de se lever. C'est une performance physique incroyable. On dirait un veau qui essaie de marcher sur une patinoire recouverte d'huile de vidange. Chaque mouvement est une insulte à la gravité. Votre cerveau, cette éponge à conneries, essaie de négocier : « Si on boit un litre d'eau et qu'on retourne dormir jusqu'en 2026, peut-être que Lefebvre pensera que c'était un piratage informatique ? »

Non. Lefebvre sait. Lefebvre voit tout. Lefebvre a probablement déjà partagé votre message sur le groupe WhatsApp de l'agence intitulé « Les Cas Sociaux de la Semaine ».

Le silence de l'appartement est assourdissant. Il n'y a plus de musique, plus de rires forcés, plus de discussions de comptoir sur la vacuité de l'existence. Il n'y a que le bruit de votre propre déglutition, qui ressemble étrangement au bruit d'une ventouse dans un évier bouché.

C'est l'heure de l'inventaire. Sur la table basse, une forêt de mégots gît dans une flaque de vinasse. Vous y voyez une métaphore de votre carrière, de vos amours, de votre dignité. Vous avez aimé des connards pendant six heures, c'est vrai. Mais le plus gros connard de la pièce, celui qui mérite la palme d'or, le César du ridicule et le prix Goncourt de l'autosabotage, il est assis sur votre canapé, en caleçon, avec une trace de sauce samouraï sur le torse.

La redescente, c'est la fin du film. Le moment où les lumières de la salle se rallument et où vous réalisez que vous avez passé deux heures à regarder un écran noir en mangeant du pop-corn périmé. C'est la gueule de bois existentielle. Ce n'est pas juste que votre tête va exploser ; c'est que votre concept de « moi » est en train de se désintégrer.

On nous vend la débauche comme un truc de rockstar, un truc à la Keith Richards avec des lunettes de soleil et des foulards en soie. La réalité, c'est vous, à midi, en train d'essayer de gratter le fond d'un pot de Nutella avec un couteau à huître parce que vous n'avez plus de cuillères propres et que faire la vaisselle vous semble être une montagne infranchissable, comparable à l'ascension de l'Everest en tongs.

Et Lefebvre ? Lefebvre n'a pas répondu. Évidemment qu'il n'a pas répondu. Qu'est-ce que vous vouliez qu'il dise ? « Moi aussi je t'aime, mais je confirme que ta carte est quand même bloquée, bisous » ?

Le sarcasme est la seule arme qui vous reste. C'est le bouclier des faibles. Vous vous dites que c'est « conceptuel ». Que c'est une performance artistique punk. Que vous êtes en train de déconstruire les rapports de force entre le prolétariat endetté et le capitalisme bancaire par le biais de l'érotisme épistolaire involontaire.

Mais la vérité, c'est que vous avez juste l'air d'un con. Un con qui sent la nicotine et qui va passer les six prochaines heures à fixer un mur en attendant que son rythme cardiaque redescende en dessous de celui d'un colibri sous cocaïne.

C'est ça, l'Enfer. Ce n'est pas le feu, le soufre ou les démons avec des fourches. L'Enfer, c'est un appartement de 22 mètres carrés, une lumière trop vive, un goût de cuivre dans la bouche et la certitude absolue que, samedi prochain, vous recommencerez exactement la même chose.

Parce qu'au fond, cette honte, c'est tout ce qui vous fait vous sentir vivant. C'est la preuve que vous avez encore un cœur, même s'il est actuellement en train de ramer dans une piscine de goudron. Vous êtes un poète du ridicule, un artisan du naufrage.

Et tandis que vous rampez vers la douche — cette cabine de décontamination où vous allez essayer de laver votre âme avec un gel douche à l'eucalyptus de chez Lidl — une pensée vous traverse l'esprit, plus terrifiante que toutes les autres :

Et si Lefebvre répondait ?

Chapitre 12

Le Suicide Tuesday ou la Faillite de la Sérotonine

Le concept de budget est une notion que l'on finit par intégrer bon gré mal gré quand on devient adulte. On comprend que si l'on s'achète une veste en cuir à huit cents euros le 3 du mois, le reste du temps, on mangera des pâtes au sel dans l'obscurité, parce que même l'électricité sera devenue un luxe indécent. Eh bien, votre cerveau fonctionne exactement de la même manière, à une différence près : votre banque neuronale est gérée par un trader cocaïnomane en plein burn-out qui a décidé de tout miser sur une seule soirée de merde.

Bienvenue dans le Suicide Tuesday. Le moment où votre boîte crânienne ressemble à une succursale de la banque Lehman Brothers le 15 septembre 2008.

Le samedi soir, avec Lefebvre — ou n'importe quel autre prototype de « connard à potentiel » — vous avez contracté un prêt à taux usurier auprès de votre propre système nerveux. Pour tenir six heures à écouter un type vous expliquer que le vrai problème de la France, c'est le manque de "vibration quantique" dans l'immobilier, vous avez forcé votre cerveau à vider ses réserves de sérotonine. Vous avez ouvert les vannes. Vous avez balancé tout le stock de molécules du bonheur dans le sang pour essayer de transformer ce moment pathétique en une épopée romantique. Vous avez artificiellement injecté de la magie là où il n'y avait que de la sueur de nicotine et un mec qui ne sait pas conjuguer le subjonctif.

Le problème, c'est que le cerveau ne crée pas de la sérotonine par magie. Il la fabrique patiemment, comme un petit artisan savoyard qui sculpte des santons en bois. Et vous, vous avez pris le stock de six mois de l'artisan et vous l'avez brûlé dans une décharge à ciel ouvert pour un mec qui porte des chaussettes de sport avec

des mocassins.

Le dimanche, vous êtes dans le déni. Le lundi, vous êtes fatiguée, mais vous tenez sur les nerfs. Mais le mardi... Ah, le mardi. Le mardi, le créancier frappe à la porte avec une batte de baseball.

C'est là que se produit le phénomène de la Faillite de la Sérotonine. Vous vous réveillez et le monde a perdu ses couleurs. Ce n'est pas une métaphore poétique, c'est une réalité physiologique : vos récepteurs synaptiques sont aussi réactifs qu'une méduse échouée sur un parking de supermarché. Vous errez dans votre appartement comme un fantôme dans un film de série B, avec la sensation que même vos os sont tristes.

C'est précisément à cet instant, vers 19h42, alors que vous essayez de vous convaincre de faire cuire des brocolis pour « reprendre votre vie en main », que le drame survient.

La télévision — ou votre téléphone, cet instrument de torture moderne — affiche une publicité pour de la pâtée pour chien. Une marque générique, du genre "Royal Canin" ou "Fido : l'amour en boîte". Sur l'écran, un Golden Retriever un peu trop brossé court vers son maître dans un ralenti insupportable. Le maître sourit. Le chien remue la queue. La musique de fond est un piano mélancolique qui essaie désespérément de vous vendre du gluten et des abats de poulet.

Et là, sans prévenir, c'est l'effondrement.

Vous fondez en larmes. Pas un petit pleur discret, non. Un véritable sanglot de tragédie grecque. Vous êtes pliée en deux au-dessus de votre évier bouché, le visage déformé par une agonie existentielle, parce que vous venez de réaliser que ce Golden Retriever a une vie émotionnelle plus stable et plus épanouie que la vôtre.

« Il est tellement... fidèle ! » hoquetez-vous entre deux spasmes diaphragmatiques.

Vous pleurez parce que le chien aime son maître gratuitement, alors que vous, vous avez payé cinquante euros de Uber et trois jours de dépression clinique pour un type qui vous a envoyé un SMS à 3 heures du matin disant simplement : "T la ?".

C'est le prix à payer. La taxe sur l'espoir idiot. Pleurer devant des croquettes est l'intérêt résiduel de votre investissement foireux dans le capital émotionnel d'un connard. Votre cerveau, en état de famine neurochimique totale, n'a plus les filtres nécessaires pour hiérarchiser les stimuli. Normalement, une pub pour chien est un bruit de fond. En période de faillite sérotoninergique, c'est une épiphanie métaphysique sur la solitude humaine.

Regardez-vous. Vous êtes là, une femme adulte, probablement diplômée, capable de remplir une déclaration d'impôts et de comprendre le fonctionnement d'une machine à laver, en train de vous décomposer parce qu'un labrador imaginaire a trouvé son "équilibre nutritionnel".

C'est à ce moment-là que le cynisme devrait intervenir pour vous sauver, mais le cynisme aussi demande de l'énergie. Et de l'énergie, vous n'en avez plus. Vous avez tout donné à Lefebvre. Vous lui avez offert votre attention, votre patience, et ce qui restait de votre dignité alors qu'il vous expliquait pourquoi son ex était une "perverse narcissique" (spoiler : elle l'a juste quitté parce qu'il ne lavait jamais ses draps).

Le Suicide Tuesday est une leçon d'économie fondamentale : l'amour des connards est un produit de luxe qu'on achète à crédit.

Et le remboursement se fait en pièces jaunes de dignité. Vous pleurez devant les croquettes parce que votre inconscient sait que la pâtée pour chien est plus honnête que les promesses de Lefebvre. La pâtée vous dit : « Je suis de la bouillie de viande récupérée sur des carcasses. » Lefebvre vous dit : « Je ne cherche rien de sérieux mais

j'aime beaucoup ta vibe. » La pâtée est plus transparente. La pâtée ne vous ghostera pas après vous avoir emprunté votre chargeur d'iPhone.

Le pire, c'est que dans cet état de délabrement total, votre cerveau cherche une solution. Et comme il est en mode "survie primaire", il propose l'idée la plus stupide possible : reprendre une dose. C'est le syndrome du pompier pyromane. Vous vous dites : "Si je renvoie un message à Lefebvre, et qu'il répond un truc gentil, ma sérotonine va remonter d'un coup."

C'est là que réside le génie du connard. Il prospère sur votre manque. Il est le dealer d'une drogue qu'il ne produit même pas lui-même. Il se contente d'être là, d'être médiocre, et d'attendre que vous soyez assez en manque de validation pour transformer ses miettes en festin.

Alors, vous restez là, devant votre pub pour chiens, à éponger vos yeux avec un morceau de Sopalin parce que vous n'avez même plus de mouchoirs. Vous vous sentez ridicule, et c'est normal. Le ridicule est l'habitat naturel de celle qui aime les cons. C'est une petite maison avec vue sur l'abîme, où l'on paie un loyer exorbitant pour avoir le droit de se demander : « Mais qu'est-ce qui cloche chez moi ? »

Rien ne cloche chez vous, biologiquement parlant. Vous êtes juste en cessation de paiements. Votre système limbique est en train de passer un savon à votre cortex préfrontal. « Je t'avais dit de ne pas sortir samedi, hurlent vos neurones, je t'avais dit que ce mec avait l'air d'un type qui ne croit pas au changement climatique ! »

Mais vous ne les avez pas écoutés. Vous vouliez ces six heures. Vous vouliez croire que, cette fois, le connard était un prince déguisé. Vous vouliez l'adrénaline de la conquête de l'inutile.

Le mercredi, ça ira mieux. Le jeudi, vous aurez oublié l'épisode du Golden Retriever. Et le samedi suivant, alors que vos réserves commenceront à peine à se reconstituer,

vous sentirez ce petit picotement familial. Cette envie d'aller gratter un peu de lumière artificielle auprès d'un autre Lefebvre, ou du même, parce qu'après tout, « il n'est pas si méchant quand on le connaît ».

Et vous repartirez pour un tour. Vous reprendrez un crédit. Vous irez brûler vos meubles pour vous chauffer le cœur pendant une nuit de vent.

Sachez seulement une chose : la marque de croquettes change, mais le goût de la défaite le mardi soir reste exactement le même. C'est un mélange de poussière, de regret et de gel douche à l'eucalyptus. Un cocktail qu'on finit par savourer, d'une manière perverse, parce qu'au moins, pendant que l'on pleure devant une publicité pour animaux domestiques, on est absolument certaine d'une chose : on possède encore un cœur.

Un cœur en lambeaux, certes. Un cœur qui fait un bruit de moteur de vieille Twingo qui essaie de monter une côte à 12 %. Mais un cœur qui bat.

Et si c'est le prix à payer pour ne pas devenir aussi froide et vide que les connards que vous fréquentez, alors finissez votre bol de larmes. Demain, vous vous rachèterez une dignité. Ou au moins, une nouvelle boîte de mouchoirs. Parce que la semaine prochaine, il y a une nouvelle pub pour une assurance vie avec un vieux grand-père qui joue au ballon, et on sait toutes les deux que vous n'êtes pas prête pour ça.

FIN

Merci d'avoir lu "Aimer des connards pendant six heures"

Une œuvre écrite par Dr. Sarcasme

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)